

## OSSIP

POUR CE QUI EST des Orpailleurs, les Garimpeiros étaient arrivés par la mer d'abord, du côté de Montpellier, et ils remontaient avec leurs retrouvailles vers l'aqueduc des Arceaux ; mais pour eux ni prostitution ni mecs armés ni violence. Curieusement il y avait toujours eu des orpailleurs dans les Cévennes et sur le Gardon. Et ça revint à la mode après 1968. En dehors du Gard beaucoup de chercheurs dans l'Ariège et dans la Dordogne, *recherche minière* essentielle devenue linguistique et posturale comme on le verra plus loin.

Bien avant cela Ossip qui mesurait 2m 06, né en 1820 participa à la ruée vers l'or dans le Far East en Mandchourie qui eut lieu de l'autre côté du détroit de Bering en même temps qu'au Far West, avec la même exploitation féroce et intense.

Ossip était fort comme un Auguste ; chaque nuit il faisait son enfant naturel, se réveillant seulement en sursaut avant l'aube comme devant un foyer en feu. À la fin du XIX<sup>ème</sup> il participa à la création de la République formée de chercheurs d'or russes, chinois, finlandais et français. On dit qu'il fut un créateur de cette épopée chantée fantastique des Russes en territoire chinois.

J'ai entendu parler de l'Ancêtre Ossip surtout par la Grosse, mais également par les Oncles Henri et Louis qui l'admiraient tous deux : Henri comme colosse et Louis comme joueur. En effet il n'a jamais travaillé, gagnant sa vie à faire des exercices de force et de foire pour un auditoire restreint et à jouer aux cartes. Il brisait des deux mains un fer à cheval et pouvait rompre une chaîne de la seule tension des pectoraux et des bras.

On l'a vu tuer un sanglier d'un seul coup d'épée en le maintenant de sa seule main gauche. Une fois que dans ses errances il était du côté de Séville, il se précipita dans l'arène sur un cheval au galop, frappa de son couteau de chasse le taureau sur la nuque et le décapita ! Par contre il ne dansait pas.

Tous les siens étaient des forgerons. Il était né sous le signe du taureau, en mai. À 42 ans il pesait 142 kilos ; un jour il a mangé un gâteau de neuf mètres de long et de trois mètres de large transporté sur un char tiré par six chevaux et découpé avec un couteau à la lame de près d'un mètre. Il buvait surtout de la bière et portait de grandes moustaches sous un grand chapeau noir avec une boucle d'or à l'oreille droite. Il aurait préféré circuler tête nue que de porter des chapeaux de paille ridicules.

S'il parcourait toute l'Europe dans sa *verdine* en traînant son ours sur les places jusqu'à Berlin depuis sa Sibérie native c'était pour nomadiser sous le ciel, car c'était un grand lecteur d'étoiles, et pour éclaircir dans la voie lactée l'énigme d'une de ses filles morte toute enfant d'une hémorragie : il l'avait vue pour ainsi dire finir liquide dans une horreur de nappe absolue. Il fuyait aussi je crois la honte d'avoir participé malgré lui presque centenaire à l'assassinat de la famille impériale et surtout à la mort du petit Alexei Nicolai.

C'était avant que le Z soit tatoué sur les peaux dans les camps d'anéantissement et de la quantité d'yeux noirs vifs fixés au-dessus du grouillement des membres squelettiques, tous ces regards tournés vers les bois.

(Plus tard, en dehors de son fils Koba resté en Géorgie, tous ses bâtards tardifs et petits-bâtards, en fuyant la Russie fuiraient surtout les camps destinés aux tziganes de leur espèce, préférant éviter les mines d'or de la Kolyma ! Il y en eut beaucoup d'exterminés à Riga et surtout dans la Roumanie voisine avec la Garde de Fer pro-nazie dont Ionesco, Mircea Éliade et Cioran étaient tellement proches qu'ils en furent aimantés, eux pour qui le peuple tzigane représentait un danger d'appauvrissement génétique du peuple roumain. Le nomadisme devint alors une interdiction absolue et il était interdit aux *roms* de rôder l'hiver, de crainte de transmettre le typhus.)

Sur la Mer Noire où règne Sérapis, condensation alchimique d'Isis et d'Osiris, Ossip avait assisté en 1905 à la révolte du Potemkine, car il se trouvait alors à Odessa. Thétys a emporté le corps d'Achille mort et où il continue à vivre une vie mystérieuse, car bien longtemps après les marins qui longent cette île entendent le jour le bruit des armes entrechoquées, la nuit celui des coupes de vin et des chants de banquets.

Il y avait eu les défaites en extrême-Orient, les assassinats à Saint-Petersbourg, les sanglants massacres devant le palais d'Hiver.

Le 26 juin avait été torride sur la Mer Noire.

C'est les bœufs pourris accrochés destinés au *borsch*, suspendus aux crocs de boucher comme le seraient plus tard le Duce et sa maîtresse, avec leur manteau vivace et mobile d'asticots grouillants comme des traits de lumière, la puanteur qui se dégageait des carcasses toute la nuit, qui provoqua la mutinerie. Il leur resterait le chou, la betterave et le laurier.

Sur le pont où tous les hommes étaient réunis on lâcha une bâche sur les révoltés pour pouvoir les abattre sans visage.

À quelque temps de là c'est Matushenko qui ramassa les morceaux en désordre du commandant coupé au sabre sur le pont avec des vêtements en lambeaux, des armes abandonnées, et même un doigt coupé net, anonyme.

Les marins descendirent le cercueil de Gregory et l'installèrent sur le quai. Puis il y eut la fusillade démente sur l'escalier Richelieu encombré de cadavres de femmes et d'enfants et maculé de sang.

Enfin la pièce de 152 tira sur le théâtre du Tzar.

\*

En 1918 Nadejda Alliloueva, âgée de dix-sept ans mais plus sérieuse qu'Arthur, dite "La Dame des Souterrains", disait à Staline tout le bien qu'il fallait penser de Dostoïevski, que lui-même avait lu (comme il avait dévoré Hugo) et aimé, mais qu'il interdira pour la jeunesse.

«... Par heu... par opposition aux personnages lumineux, ici il y a "L'homme des Souterrains", et l'hésitation, chez Dostoïevski (alors que le projet de L'Idiot c'est la générosité absolue), elle est, elle est très très nette, entre cette vérité de tous et cette vérité *qu'il est seul à avoir vue*, dont il doutait, qui n'avait pas la forme de la vérité traditionnelle. La "vérité soucieuse" improuvable qui est son apothéose, qu'il essaie de déterminer pour lui,

comme Cristoforo sur les cartes. À propos du scintillement épileptique de la vérité, si on prend d'autres illuminés, Blake lui est persuadé d'une illumination mystique : c'est aux Anges qu'il confie son œuvre sans aucune inquiétude à ce propos et il rejoint l'omnitude de son public de façon dégagée, alors que Rimbaud lui, choisit la publication comme une "pou-bellication", rejet absolu, et passe à la solitude des Illuminations.

Ce mouvement de rejet pour ne pas se rater subjectivement on ne peut jamais le faire volontairement ; on n'a ni le courage ni la version ténébreuse de la chance qui nous ferait trancher. Il y a cette ironie dans la pensée russe de la maladie qui décide pour soi, non pas parce qu'on serait trop lâche pour décider, mais parce qu'on a pas en soi-même de quoi décider. Il faut que ce soit quelque chose qui vienne de l'extérieur ; la maladie c'est l'intervention absolue de la nécessité qui fait qu'on ne peut plus s'amuser à jouer au bourgeois, c'est-à-dire à l'Artiste.

Le sentiment c'est deux choses : c'est à la fois le fait de douter de cet éblouissement de compréhension, qu'apparemment personne a compris avant nous (il ne viendrait absolument pas à l'esprit d'en tirer la moindre gloire) ; et le fait que la vérité scintillante, on sait qu'elle a pas besoin d'être protégée.

Il y a aussi une vérité qui court et qu'on ne peut pas ramasser. Elle est forcément dynamique, traverse des livres comme "Ecce Homo", et se trouve forcément dans le temps de la traversée ; on peut pas imaginer que ça soit quelque chose dont on bénéficie pendant la traversée et qu'on garde à terre ; une fois qu'on est à terre, on est "gros Jean comme devant", on n'a rien de plus qu'avant. Cette vérité ne peut pas être comptabilisée, ne peut jamais être définitive, omnisciente ; on a même moins qu'avant, comme les signes furieux du fourrage.

Chacun ses deux chaises.

J'ai senti quelque chose, mais j'ai rien vu, je me suis simplement rendu compte que le scintillement c'était insupportable et repoussant. Il y a une laideur là-dedans que je n'ai pas du tout envie d'approfondir. Il y a toujours cet esthétisme où on juge une pensée juste parce qu'on la trouve belle. Alors qu'ici, dans cette Cosmologie, c'est l'inverse ; c'est une "madeleine" renversée : on n'a peut-être pas plus envie de se retrouver face à elle qu'Orphée, ou que de faire n'importe quoi ; cette vérité est insupportable

comme un scintillement fixé à jamais sous les paupières, pendant qu'on garde les yeux fermés, en Russie en Andalousie ou ailleurs, une métaphore de matière pure sans raisonnement.

On n'y voit rien ; il y a un nimbe de doute infernal sur toute chose jusqu'à en avoir des sueurs froides comme on retourne à une peau animale.

Ce serait tout aussi bien ailleurs exil et goudron."

\*

En Juillet 1918 ils étaient tous alcolisés comme des bûches, dans la bande commise par Lénine. Peut-être était-ce une exigence de la nécessité inséparable de l'universel : il fallait couper profondément pour aller au-delà, et prendre le hachoir tchékiste après le rasoir d'Occam. Cela faisait longtemps que Volodia avait laissé tomber le couteau dans l'herbe aux pieds du sapin.

En cette année 1918 il n'y avait guère que Brik et Maïakovski pour s'intéresser à une autre forme de segmentation dans *l'art de la commune*.

On traversait des fleuves gelés prêts à céder à tout moment avec la charrette gémissante ; on descendait par des routes totalement défoncées, emportant à travers la tourmente le petit Alexeï Nicolaëvitch, surnommé "Baby" ou "Nicolai". Ce n'était qu'une voie de cahots, de roches non concassées, de débâcle, d'os.

Golostchekine avait la force pour lui et il n'aimait rien tant que se branler dans ses bottes cirées, dont la lumière l'éblouissait ; Yakovlev avait eu la force pour lui et aujourd'hui il avait l'idéal du chien ou du cheval adorant lécher les bottes sales, qu'on lui glisse du sable ou de la crotte dans son porte-monnaie ou mieux encore dans la bouche ; Yankel Sverdlov avait la force et le pouvoir pour lui et il avait toujours torturé des animaux et des cadavres ; il baisait avec les mortes et se masturbait en tenant leurs entrailles arrachées dans sa main ; quant à Yankel Yourovsky, il aurait l'horreur pour lui, et les battrait sur leur propre terrain.

Ils avaient simplifié les menus, fait disparaître le beurre, le café et le sucre. Ils supprimèrent le matelot Nagorny, les serviteurs Sedniev et Troupp et le cuisinier Kharitonov. Ils supprimèrent les lits et toute la famille coucha par terre. Ils supprimèrent la nourriture et ils leur servirent la gamelle des chiens à même le sol pendant qu'ils se branlaient sur la figure de la Tzarine et au-dessus des chevelures des princesses qui s'essuyaient

sans mot dire. Ils couvraient les murs de la maison Ipatiev d'immondes graffitis.

Les gardes commencèrent à être hantés par la petite musique chantée du dehors qui semblait venir d'au-delà du jardin semblé, vers le Couvent des Pestiférés. Yankel, d'une saleté repoussante, couché sur le flanc, suçait le massacre futur avec son pouce, nourrisson démesuré, ou bien attrapait de gros morceaux de biscuit à pleines mains au fond de la tasse de thé.

La Tzarine voyait bien s'émacier et tousser toujours davantage le petit Nicolai. Farouchement elle se précipitait tout autour de lui à la chasse aux fantômes. Elle cautérisait, elle inventait des pansements mentaux absolus pour retenir cette énergie qu'elle voyait fuir, dont elle voyait la source se tarir peu à peu jour après jour sans pouvoir rien faire d'autre que cette danse magique en réservant les contenus des formules devant soi. Si elle avait pu, elle aurait ligaturé chacune des extrémités des membres pour retenir la chaleur et la vivacité au centre. Elle priait et chantait avec ferveur, couvrant la misère d'un arc-en-ciel cristallin, diamant de coupole, onguent de voix.

Nicolai était momifié par les couvertures.

\*

.....etc.